



LA DECOUVERTE AUSTRALE

Les Éditions France Adel viennent de rééditer un ouvrage, oublié depuis 1781, d'un auteur fort prolixe, Restif de la Bretonne, plus connu pour ses descriptions de la société du 18^e siècle.

Ce tableau d'une société idéale, « La découverte australe », fourmille d'inventions drôles auxquelles nous ont peu habitué les autres écrits utopiques. 2000 présente ici quelques extraits et la préface de Jacques Lacarrière.

Les lois de la colonie

Les lois étaient fort-simples : tous les cas en étaient indiqués que par un mot :

- Meurtre : jeté du haut du Mont en bas.
- Vol : impossible.
- Calomnie ou médisance : privation des plaisirs publics
- Biens : en commun.
- Adultère : esclave du Mari pendant deux ans.
- Viol : esclave de la Fille, tant qu'elle voudra.
- Coups donnés : le Chef rendra le talion.
- Enfant désobéissant : condamné à vivre loin de ses Camarades.
- Fils ou Fille mauvais-sujet : séquestrés & condamnés au célibat, jusqu'à ce qu'on soit sûr de leur changement.
- Incorrigibles : précipités.
- Bonnes actions, service rendus : honorés, récompensés par des marques de distinctions.
- Les plus Capables : pour le travail, auront le choix des plus belles Filles pour épouses.
- Si un Mari & une Femme ne s'accordent pas : la République entière s'assemblera avec son Chef, & l'on avisera à casser le mariage, si les moyens de conciliation ne sont pas possibles, & dans le cas où il n'y aurait pas trop d'inconvénient. M. les Époux seront un an séparés, avec la faculté de se reprendre avant de pouvoir penser à d'Autres...

Les hommes - nuit.

Victorin & son Fils volèrent sur cette belle Ile durant plusieurs jours. Elle était couverte de bois, cependant il y avait com-

me des prairies, & une infinité d'Animaux paisibles ; tels que des Bisons, des Buffles, des Bœufs, des espèces de Cerfs & de Daims, des Chèvres Sauvages ; un Animal qui ressemblait au Zèbre ou à l'Ane ; un autre qui approchait du Cheval & pour toute espèce carnassière, un Tigre ou Jagal, de la plus petite espèce, mais fort-multipliée, & qui n'attaquait les gros Animaux que lorsqu'ils étaient languissants de vieillesse. Ils ne virent point d'Hommes. Ce ne fut que le troisième jour, vers le crépuscule du soir, que le jeune Alexandre découvrit dans l'Ile une Créature presque humaine. C'était une sorte d'Homme nu, qui les examinait de l'entrée d'une caverne. Il le montra à son Père qui, ayant pris sa lunette-de-nuit, (*) & ayant mis en usage le ressort-de-soutien-fixe, aperçut couchés sur le ventre plusieurs autres Hommes & Femmes tout-nus.

- Il n'y a que des Sauvages dans cette Ile, dit Victorin à son Fils, & ils me paraissent en fort petit nombre. Nous pouvons nous y fixer. Choisissons un endroit découvert & fort, pour y placer nos premiers Habitants. Ils se mirent à visiter les hauteurs de l'Ile, en volant fort-bas avec leurs ailes légères, mais non sans précaution ; ils trouvèrent une montagne, qui leur parut absolument déserte, au-dessus de laquelle étaient une plaine & un lac. Ils s'y abattirent & mirent leurs papiers en sûreté dans une grotte inaccessible, qu'ils nettoyèrent de quelques petits Jagals, & où ils passèrent la nuit. Le lendemain, armés de bons sabres & de pistolets, ils allèrent à la chasse. Ils tuèrent quelques Oiseaux qu'ils firent cuire dans un vase qu'ils avaient apporté, & ils en prirent le bouillon qui les fortifia beaucoup. Ils cherchaient à ménager par-là leur biscuit. Ils trouvèrent aussi une espèce de fruit-à-pain, ressemblant à la châtaigne pour le goût. Ils en firent provision, après s'être assurés de sa salubrité par le moyen facile de le faire manger aux Animaux.

Chaque jour ils s'enhardissaient davantage, & ils allaient toujours un peu plus loin ayant soin de faire des marques sur les arbres pour retrouver leur grotte. Ils n'épargnaient pas les Jagals, qu'ils tuaient à coups-de-sabre ; pour les autres Animaux ils n'en prenaient que ce qui leur était nécessaire. Enfin le neu-

vième ou dixième jour de leur séjour dans l'Ile, ils trouvèrent un chemin tracé. Ils le suivirent, en écoutant à chaque pas. Il conduisit à une fontaine, autour de laquelle ils virent une infinité d'Animaux inconnus qui firent un mouvement de surprise en les voyant, mais sans prendre la fuite. Ils continuèrent de suivre leur chemin, persuadés que les habitations ne pouvaient pas être éloignées. Ils ne tardèrent pas d'arriver où il aboutissait : c'est une grotte fermée par des tiges d'arbres, grossièrement équarrie avec des cailloux. Ils y regardèrent, mais l'obscurité y était si profonde qu'ils ne purent rien découvrir. Cependant y ayant entendu quelque mouvement, ils eurent peur, mirent leurs ailes légères en état, & s'éloignèrent fort vite à-pied. Ils regagnèrent leur montagne, sans avoir rien découvert.

- Mais, mon Père, dit Alexandre, je crois que les Gens de ce pays-ci ressemblent aux Chauve-souris ! nous ne voyons rien & tout est dans un silence profond durant le jour, mais je vous assure que toutes les nuits j'ai entendu comme des voix & cris d'Hommes. Veillons un-peu celle-ci ; pour cela, couchons-nous dès-à-présent, afin de nous éveiller à minuit.

Victorin y avait déjà pensé, mais pouvait-il deviner de quel espèce étaient les Hommes de l'Ile-Christine ? (c'est le nom qu'il lui avait donné.) Il applaudit à la réflexion de son Fils, & vers minuit, tous-deux se placèrent dans un endroit sur, d'où on pouvait tout observer. Ils y étaient à-peine qu'ils aperçurent cinq à six Habitants de l'Ile, avec leurs femmes & leurs Enfants qui s'avançaient de leur côté. Ces Sauvages regardèrent la grotte & prononcèrent quelques mots, avec un son de voix guiorant, à-peu-près comme celui des Souris, mais beaucoup plus fort. Victorin comprit par leurs discours, & par ce qu'il put saisir de leurs gestes, que son séjour n'était pas un mystère pour les Habitants de l'Ile ; mais ce qui le surprit infiniment, c'est qu'ils couraient avec la même vivacité, qu'ils cueillaient les fruits, tout comme s'ils eussent vu clair. Ils avaient des crochets de bois pour tirer les branches à eux. Il en vit ensuite d'autres arriver en grand nombre ; tous se

(*) C'est une sorte de lunette inventée en Angleterre, pour découvrir les vaisseaux la nuit.

parlèrent aimablement. Ils firent ensuite un repas de fruits-à-pain, & lorsque l'aurore annonça le retour du jour, ils se retirèrent. Les deux Européens les suivirent de loin, & les virent rentrer dans leur caverne. Comme ils étaient à considérer cette conduite singulière, deux Sauvages, Homme & Femme, qui marchaient à-tâtons, quoiqu'il commençât à-faire grand-jour, vinrent les heurter. Ils en eurent une assez grande frayeur ; mais s'étant bientôt rassurés, en les voyant seuls, ils s'emparèrent de l'Homme, malgré son petit cri de Souris, & ils l'emmenèrent sur leur rocher. En chemin, ils rencontrèrent un autre sauvage, que leur Prisonnier ne vit pas, quoiqu'il en fut assez près, mais ils le laissèrent passer ; & ils observèrent qu'il suivait aussi le chemin à-tâtons, & les yeux fermés.

Dès qu'ils furent arrivés sur le rocher, ils examinèrent le Sauvage : c'était un jeune-homme d'environ vingt ans, d'un roux-blanc, ayant les cils des yeux très-longs. Il vit un-peu, lorsqu'il fut dans la grotte du rocher, & il marqua beaucoup de frayeur. Victorin & son Fils tâchèrent de le rassurer, en lui faisant des gestes d'amitié, & en lui offrant de leur déjeuner ; mais il parut insensible à tout, & cherchait à s'endormir. On le mit sur un lit de mousse, où il ne tarda pas à s'assoupir, & où il demeura sans mouvement jusqu'au crépuscule du soir, temps auquel il s'éveilla fort-leste. Victorin & son Fils se présentèrent, et le Sauvage eut encore beaucoup de frayeur ; il ne cherchait qu'une issue pour s'échapper. Ils lui offrirent à manger de la viande cuite & des fruits-à-pain. Mais il n'y voulut pas toucher, et paraissait trembler.

- J'entrevois ce que sont les Sauvages de cette Ile, mon Fils, dit alors Victorin ; ce sont des Hommes-de-nuit, dont on prétend qu'il n'y a que quelques Individus accidentels ; mais il paraît que c'est réellement une race, que les autres Hommes ont anéantie partout où ils se sont rencontrés avec elle, & qui subsiste seulement dans les contrées où elle s'est trouvée seule. Allons : nous ferons une loi, par laquelle il sera expressément défendu de leur causer aucun mal. Ils ne paraissent pas méchants. Mettons celui-ci en

liberté, tenons-nous ensuite sur nos gardes, & voyons ce qui en arrivera.

Victorin ouvrit aussitôt l'entrée de la grotte, & l'Homme-de-nuit s'échappa comme un trait. Les deux Européens, munis de leurs ailes & ayant mis leurs paniers sur un roc inaccessibles suivirent leur Prisonnier, qui ne tarda pas à rencontrer une troupe de ses Compatriotes. Il s'arrêta ; ils l'entourèrent, & ils commencèrent tous à guirer avec une force singulière : à chaque guirement du Prisonnier, tous les autres y répondaient par un cri très aigu. Enfin le Prisonnier guira seul pendant près de dix minutes. Après quoi tous les autres guirèrent à-la-fois, & tous ensemble vinrent du côté de la grotte, se tenant fort serrés. Mais aucun ne songeait à employer la violence ; ils ne touchèrent rien, & ne parurent pas tentés de forcer l'entrée de la caverne. Ils regardèrent seulement par quelques ouvertures, & témoignèrent qu'ils ne voyaient pas les deux Étrangers. Victorin et son Fils connurent par-là que ces Hommes étaient fort-doux et qu'on pouvait vivre avec eux, mais ils comprirent aussi qu'il serait très difficile de les apprivoiser. Ils toussèrent alors tous deux en se montrant pour s'en faire apercevoir. Il se fit un mouvement étrange dans la Troupe : ils regardaient avec étonnement, près à s'enfuir. Mais le Jeune-homme qui avait été prisonnier paraissait les rassurer ; il s'avança même quelques pas, en invitant toute la Troupe à le suivre. Cependant Personne ne l'osa.

Alors Victorin leur présenta de loin de la viande cuite & des fruits-à-pain. Ils parurent en avoir envie, & s'exhorter à l'aller prendre mais aucun ne put se résoudre à commercer ; le Prisonnier même, ayant fait vingt pas, fut rappelé par les Autres, & s'en retourna. Enfin, Victorin & son Fils, pour les étonner davantage, battirent des ailes & s'élevèrent en l'air. Alors les Hommes-de-nuit poussèrent des guirements d'effroi, & s'enfuiront tous. On entendit, partout à la ronde, à mesure qu'ils avançaient, des guirements aigus. Après cette expérience, les deux Européens se retirèrent dans leur grotte, jusqu'au jour.



lait opposer l'hominien de Polynésie à celui de l'Europe, le « naturel » de Touamotou à « l'artificial » de Paris, effaçant ainsi par le mirage d'une expression l'histoire même de toute civilisation. Ici, en Occident, c'est-à-dire au septentrion, elle est usée, exsangue, moribonde. Là-bas, elle serait neuve et vierge. Les philosophes les plus avertis du siècle de Restif ont-ils vraiment cru que les naturels étaient des hommes sans histoire, sans tradition, sans code et sans système ? Qu'ils vivaient toujours tel Adam dans l'Eden d'avant la Faute, en un état de pureté et d'innocence où se lirait encore l'histoire de nos débuts comme à travers la transparence d'un temps jamais terni ? Deux mots, alors, semblent avoir fait basculer, par le prestige de leurs syllabes, toute la raison de l'Occident (un peu comme aujourd'hui le mot biologique) et ces mots sont : naturel et antipode. A croire que toute la saveur et le sens de la vie, tout l'art d'être et de naître homme s'étaient réfugiés là-bas, par quelque attraction psychique ou culturelle, en nous laissant à l'usure la noirceur et le poids exténuant d'une histoire moribonde.

Ce qui me frappe et me surprend dans cette Découverte australe enfin rééditée est moins de voir Restif imaginer, comme tant d'autres, un monde différent, que de l'avoir rêvé si naïf et si vierge. De croire en somme que les antipodes n'avaient pas d'antipodes, qu'ils étaient comme le contraire sans contraire d'un monde fait de désastres, d'injustices et d'approximations, un reflet sans image réelle, une symétrie sans corollaire. Telle semble être l'utopie australe : un monde clos qui ignore toujours son double usé, un monde qui jamais ne rêva du septentrion.

L'Utopie, on le sait, est une terre de Nullepart. C'est pourquoi, depuis des siècles, on s'est tant acharné à vouloir la situer quelque part. De Platon à René Daumal, tous ont succombés à cette absurde tentation d'un lieu précis, qu'on le nomme l'Atlantide ou le Mont Analogue, où prennent corps les fantasmes des bâtisseurs de l'idéal. Presque toujours, la mer en fut le

A propos de La Découverte Australe de Restif de la Bretonne

Jacques Lacarrière (*)

Un des rêves du XVIII^e siècle - disons plutôt une de ses manies - fut de vouloir à tout prix inventorier, disséquer et même appliquer sur cette terre les lois qui présideraient au bonheur humain. Et de tous ces faiseurs de rêves, bâtisseurs d'utopies, inventeurs d'harmonies et de cités universelles, Restif de la Bretonne fut certainement le plus entêté, le plus sincère aussi.

Plus sages - ou plus désespérés - les hommes du Moyen Âge avaient tôt renoncé à l'espoir de changer leur vie ici-bas et préférèrent rêver à d'autres mondes, disons plutôt à l'autre monde.

Le XVIII^e siècle, lui, n'a plus besoin du ciel (ou de l'enfer) pour y transposer ses désirs et ses craintes. C'est ici-bas et maintenant que tout doit s'accomplir, que les hommes doivent briser leurs chaînes et trouver enfin le

bonheur. Et pour cela, la terre suffit (condition suffisante et même nécessaire) qui garde encore tant d'îles et de continents inconnus, ces terres australes que découvrent les navigateurs les unes après les autres (comme aujourd'hui les vaisseaux de l'espace découvrent nos planètes), terres dont les habitants serviront de miroirs, d'épreuves et de cobayes aux rêves des faiseurs de bonheur, comme aujourd'hui le peuple des enfants pour les idées des pédagogues. D'ailleurs, ces habitants mirifiques que révèlent tour à tour les récits de Cook, de Bougainville, de La Pérouse, comment les nomme-t-on d'emblée ? On les nomme des naturels. Quel mot étrange ! Il semble si naturel sous la plume des hommes de l'époque, si naturel encore dans notre propre bouche qu'on mit longtemps à s'aviser que jamais mot ne fut plus chargé d'artifice, de malentendu, d'espérances et de craintes confuses. Il vou-

(*) Écrivain.

lieu rêvé parce qu'infinie, indéfinie, immesurée, intemporelle et, de surcroît fort mal connue. Pour découvrir le continent tant espéré il suffisait d'un bon bateau résistant à des tempêtes d'apocalypse, d'un équipage rompu à tous les imprévus, de boussoles qui se détraquent, d'errances folles loin de tout méridien : par une faille du temps ou de l'espace, on accédait alors à l'autre monde, parfois à l'antimonde. Aux antipodes, Nullepart s'écrit toujours : Quelquepart.

Restif est l'un des rares auteurs à avoir refusé ces voies par trop faciles. Comme Cyrano de Bergerac, il choisit l'air comme lieu de délivrance. Son héros ne sera pas marin mais aviateur ou plus exactement oiseau. Comme Icare, il portera des ailes mais celles-là sauront résister au soleil. Un harnachement compliqué de sangles, de parachutes et d'engrenages finira par faire de Victorin un homme-oiseau libre et léger. Mais, dès les premiers essais, le lecteur voit bien que s'affranchir du sol et de la pesanteur, c'est aussi s'affranchir des lois et des contingences de la terre, acquérir pouvoir et supériorité sur tous les autres hommes, devenir un Surhomme plus encore qu'un oiseau. Du haut des airs, le jeune Victorin se sent un Ange délivré de la terre, de l'espace humain et du temps, un être capable de changer l'histoire. Ce vertige me paraît crucial dans le récit qu'en fait Restif. Les ailes sont plus qu'un moyen d'évasion, elles deviennent instruments de pouvoir. Prédécesseurs et contemporains de Restif n'utilisaient bateaux, tempêtes et errances que comme un procédé commode pour accéder en Utopie. Restif, bien au contraire, fait du moyen lui-même la source et la pérennité de son désir. C'est pourquoi Victorin, sa femme et ses enfants, parce que détenteurs de ce secret du vol, en resteront aussi les détenteurs : eux seuls auront le droit de posséder des ailes et d'en user, sans que jamais ce privilège s'étende à leurs sujets.

Un pas de plus dans cette voie et l'on aboutira, dans le siècle suivant, à des œuvres comme Robur le Conquérant ou Le Maître du monde de Jules Verne : grâce à une machine à la fois roulante, flottante et volante, Robur pourra se jouer des terres et des mers, des montagnes et des précipices et, par là, se jouer des hommes. En un sens, je me demande si La Découverte australe n'est pas un texte d'anticipation autant qu'un récit de nature utopique. La frontière est d'autant moins discernable entre ces genres que le recours à quelque invention mécanique, à une trouvaille technique n'est jamais innocent : le pouvoir qu'elle confère à son inventeur, la possibilité fabuleuse qu'elle lui donne de dominer le monde, le contraignent à devenir aussi un philosophe, un organisateur autant qu'un technicien. Écrite à la veille de la Révolution, La Découverte australe pressent déjà ce qui sera la grande affaire du siècle à venir et sa véritable utopie : la libération possible de l'homme par les conquêtes de la technique et de la science. Restif y apparaît comme un rêveur invétéré mais un rêveur plus proche par endroits de Jules Verne ou de Wells que des philosophes de son temps. Et c'est là l'aspect le plus insolite de cette œuvre.

Un brouillon d'utopie : le mont inaccessible

Quant à ce Mont Inaccessible où Victorin édifie sa première république, je n'aurai garde d'en déflorer les trouvailles heureuses ou désolantes. Notons seulement un trait : Victorin décide de transporter sur un pla-

teau du Dauphiné, entouré de ravins et inaccessible à tout humain, sa fiancée, des compagnons soigneusement choisis et tous les objets courants nécessaires à leur existence. C'est là, ou plutôt là-haut, sur ce plateau jamais foulé par l'homme, que Restif retrouve et reconstitue « son » Boupard. Mais il y ajoute toutes les découvertes et facilités de son époque. Dans sa hâte d'édifier le lieu du bonheur parfait, Victorin-Restif n'a guère de temps de laisser l'histoire recommencer sa longue route, ni l'homme redécouvrir les cavernes. Ce qu'il veut, c'est ne dépendre de personne : il lui faut donc accélérer l'histoire, amener en son paradis des vaches, des chevaux, des charrues, des plants de vigne et jusqu'à des colonnes de marbre qui ne figureraient pas encore au Paradis premier. Mais qu'importe la vraisemblance ! Pour recommencer autrement et mieux l'histoire humaine, Victorin n'a que le temps d'une vie d'homme. Cette hâte explique sans doute aussi pourquoi il ne se soucie guère de faire le vide en son esprit, de se débarrasser des acquis de sa civilisation ni de trop réfléchir sur les idées qu'il faut garder et celles dont il faut se défaire. Avec les charrues et les vignes, les prêtres et les artisans, les couturières et les coiffeuses, Victorin transporte son univers de citadin éclairé, libéral, ses manies et ses préjugés. Le Restif adulte redécouvre en lui l'enfant de onze ans qui se sentit, un beau matin, à la fois « roi, pontife, prêtre, magistrat » de son nouveau domaine. Cette hâte qui le porte à réaliser au plus vite son royaume idéal lui interdit de faire des expériences trop poussées, de perdre un temps précieux en rééducation ou réintégration sociale des « incorrigibles » et « criminels » de son nouvel État. D'où ces lois étranges et aberrantes aussitôt instituées, ce règlement de fer qui semble, en Utopie, l'envers inéluctable du bonheur rationnel. Tout meurtrier sera jeté vivant du haut du Mont. Toute femme adultère deviendra l'esclave de son mari pendant deux ans. (Et l'homme adultère ? Restif n'en parle pas et c'est l'un de ses nombreux et signifiants oublis). Quant aux « incorrigibles », ils seront eux aussi précipités vivants du haut du Mont.

D'emblée, le ver est dans le fruit, si l'on peut dire. Et il ne cessera d'y prospérer au point de dévorer bien vite le fruit tout entier. D'ailleurs, faut-il dire ver ou bien Serpent ? On ne saurait recréer l'Eden sans recréer aussi la Faute. Tant partout les vieux mythes nourrissent inéluctablement la jeunesse des nouveaux mondes.

A tous ceux qui s'intéressent à Restif et à ces tentatives d'utopie - et plus encore à tous les jeunes qui de nos jours ne rêvent que vie communautaire (communauté de biens, de femmes, de rêves mais aussi, cela va de soi, de corvées et de cauchemars) je recommande de lire ce texte à la fois prodigieux et insensé où Restif imagine en plein XVIII^e siècle - sous le nom de Ferme collective - ce que seront plus tard les communes populaires de Chine. Tout y est inscrit, écrit, prévu et notifié, jusqu'aux menus du Dimanche ou des fêtes dans le grand réfectoire commun de mille couverts, jusqu'aux jeux des petits et des grands, jeux auxquels il faudra jouer sous peine de passer pour un esprit chagrin, donc ennemi du peuple : les grands garçons joueront au palet, au disque et à la paume ; les petits, à la barre. Les danses seront autorisées certains jours et dans certains cas et après la danse, chaque

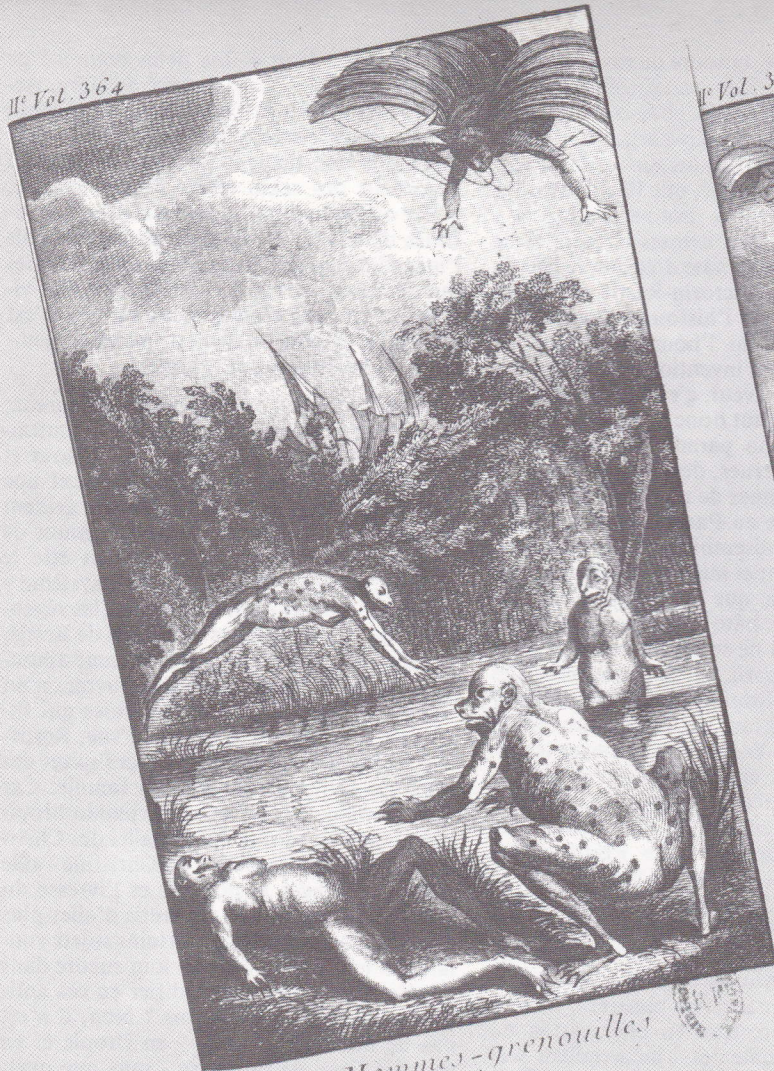
garçon aura droit à une demi bouteille de vin, chaque fille à une mesure de cidre. Arrêtons ces détails et passons sur cette autre manie, si révélatrice, de Restif de vouloir distinguer socialement les sexes et même à l'intérieur des sexes (entre femme mariée, veuve ou célibataire) jusque dans les plus infimes détails de la vie quotidienne : jamais l'inégalité foncière entre hommes et femmes (au détriment de ces dernières) n'est plus visible qu'en cette communauté où rien n'est identique - même un dessert, même un jeu - entre un homme et une femme.

En fait, tous ces règlements rigoureux, ces interdits ou ces obligations qui contraignent sans cesse l'expression de l'amour et les rapports entre les sexes, trahissent une sourde angoisse, un pressentiment évident devant ce levain d'anarchie, cette source de « désordres sociaux » que peuvent être le sexe et l'amour. Il n'est pas de système - utopique ou réel - qui n'ait voulu les régenter à son profit. Dans le cas précis de Restif, je dirai même : il n'est pas d'homme amoureux qui, une fois installé au pouvoir, n'ait voulu interdire aux autres les voies qui furent les siennes. De ce point de vue, Restif-Victorin a bien raison de réserver l'usage des ailes aux seuls membres de sa famille. Car cette famille si vertueuse et si philanthropique ne saurait tolérer que l'égalité des Christiniens - les habitants de l'île Christine - aille jusqu'à partager le pouvoir et l'ivresse du vol. Qu'advierait-il si, nantis d'ailes plus rapides, plus puissantes, certains sujets voulaient à leur tour aller plus loin encore dans la réforme du bonheur, édifier en ces antipodes une anti-île Christine ? Non, il n'est pas de bonheur possible - en Utopie et en certains lieux de l'histoire - sans que quelqu'un se mette à penser et à vivre pour nous. Il n'est pas de bonheur possible sans le carcan d'un bonheur imposé. Autrement dit, sans les murs, les prisons, les barbelés et les camps de rééducation par le bonheur. Cela, Restif nous l'enseigne. Malheureusement, nous le savions déjà.

L'Animalhomme

Heureusement, il y a dans La Découverte australe autre chose qu'un univers de bonheur concentrationnaire, même atténué par la luxuriance et le charme des antipodes. Il y a l'invention de Restif, ses fictions poétiques, son imagination souvent drôlatique et son émerveillement devant ce monde pourtant surgi de ses rêves les plus anciens et les plus forts. Au-delà de l'anticipation, de l'utopie, il y a tout son système de la nature, ses visions personnelles du monde, de l'homme, de leur histoire. Il y a (mais ici expérimenté, inscrit, vécu dans la force des images, l'élan d'un esprit inspiré) tout ce que, quelques années plus tard, il mettra dans ce texte si curieux qu'est La Philosophie de Monsieur Nicolas.

Car le voyage aux antipodes, la fondation de l'île Christine, la rencontre et l'alliance avec les Patagons, la découverte de toutes les races hybrides vivant dans les îles australes sont avant tout pour Restif un voyage dans l'histoire même de notre terre et dans celle de la vie. Ce que découvrent Victorin et ses fils à travers les dizaines d'îles inconnues réparties dans l'archipel austral, c'est un peu la longue marche de l'humanité, une sorte de continent fossile où, à l'instar du Monde perdu de Conan Doyle ou de Caspak, monde oublié d'Edgar Rice Burroughs, l'on surprend des êtres qu'on croyait disparus ou légendaires, une sorte de



Les Hommes-grenouilles



Les Hommes-taureaux



Les Hommes-cochons



Les Hommes-éléfants

laboratoire vivant où demeurent miraculeusement préservés tous les essais de la Nature pour parvenir à l'homme. Hommes-singes, hommes-ours, hommes-chiens, hommes-cochons, hommes-taureaux, hommes-moutons, hommes-castors, hommes-grenouilles, -cheveaux, -ânes, -serpents, -lions, -éléphants et -oiseaux sont ici l'illustration anticipée des thèses de Restif sur le mélange des races humaines et animales. Lire aujourd'hui ces thèses, telles qu'il les explicite dans les trois tomes de sa Physique, c'est découvrir un monde étrange et aberrant, absurde et visionnaire (mais toute l'œuvre de Restif est faite de ces contradictions). Naïvetés et prémonitions s'y mêlent à chaque page et l'on ne sait trop ce qui l'emporte ici, de la raison raisonnée ou de la divagation sans limite. Je n'en citerai que deux courts exemples qui nous paraîtront aujourd'hui presque forcés mais il faut se souvenir qu'au siècle de Restif - en dépit des thèses concessives de Buffon - on croyait encore fermement à la possibilité d'accoupler hommes et animaux.

Une fille-truie de 16 ans

On sait que le roi de Prusse Frédéric II a tenté des expériences d'accouplement de l'homme avec tous les animaux, expériences dont lui-même dans ses derniers jours a cherché à faire disparaître les résultats. Mais je tiens d'un de ses confidentes intimes, le vivace B. D., que les essais avec le cochon et surtout avec la truie ont aisément réussi. Après ces essais-là, viennent ceux avec le chien et surtout la grosse dogue presque aussi ou autant proportionnée qu'une femme. Mais les herbivores ont moins bien succédé que les carnivores et, passé l'allaitement, on n'a pu en conserver les résultats, à cause de l'indécision où ils étaient eux-mêmes sur le genre de leur nourriture : cependant, on avait réussi à conserver une fille-génisse, en l'astreignant aux farineux. Pour les filles-truies, on en a vu de 16 ans, très libidineuse, nubile depuis l'âge de 8 ou 9 ans, et qui devint mère à 10 avec un page de 18 ans, très ardent aussi : l'enfant qui provint était presque entièrement décochonné. Le singe n'a rien produit avec une femme : la guenon avec l'homme n'eut qu'un avorton... Je ne fais point de réflexions là-dessus. Tout cela est possible et naturel.

(§ 83. Anecdotes sur les expériences physiques du Roi de Prusse Frédéric II.)

Ajoutons à cela une curieuse description de l'éléphant qui éclaire après coup le voyage de Victorin dans l'Île Éléphantide :

« Je n'ai pas mis l'éléphant à son rang, attendu qu'il aurait interrompu mes gradations. Lui seul fait une classe à part et toutes ses approximations ont cessé d'exister. (Ceci se réfère à un paragraphe précédent où Restif note qu'on a découvert depuis peu des éléphants de toutes les grosseurs, « jusqu'à celle du mouton inclusivement »). Ainsi, dans le système d'un animal unique, je regarderais l'éléphant comme une espèce de gros homme bonasse qui peut-être tient le sceptre de l'animalité dans quelque Planète et je le nommerai l'hommeéléphant, comme je dirais le chienhomme, le lionhomme, le chamhomme, le chevhomme, le taurhomme, la vachefemme, le mouthomme... »

Voici Restif dans son domaine : les êtres et les mots hybrides. Ils peuplent toute sa Physique et sa Philosophie comme ils peuplent les îles australes. Pour Restif, l'homme provient d'une gradation progressive de l'animal vers l'humanité. Mais, à la

différence des transformistes et darwiniens du siècle suivant (dont on a eu bien tort d'en faire le précurseur) Restif n'imagine nullement cette évolution comme une montée en l'animal de l'humanisation. Pour lui, le mélange est initial, il s'opère dès l'origine même de la vie, dosant en chaque espèce la part d'humain qu'elle recèle. C'est pourquoi Restif ne s'étonne nullement, bien au contraire, des créatures hybrides qui fourmillent dans les mythologies anciennes. Pour lui, il s'agit d'une mémoire ancestrale des Anciens, décrivant des êtres qui existent réellement :

« Différentes races se couvrirent, se mêlèrent : car on voit, dans le talon et le pied de nègre qu'ont parmi nous certains individus blancs, jusqu'à des restes de singes qui s'amalgamèrent avec notre espèce, lorsqu'elle était absolument sauvage, comprimée et réduite à la pure animalité par les grands hommes ou hommes géants. Et ce fut dans ce même temps sans doute que l'homme, simplement premier singe, se mêlait avec les autres animaux, la chèvre surtout, la vache, la jument, la grosse chienne et même la louve apprivoisée. De là l'inclination que des hommes originairement provenus de ces mélanges ont conservée pour la bestialité. De là, sûrement, ce que nous regardons aujourd'hui comme des fables, les centaures, les hippocentaures, vraisemblablement procrés par un homme et une jument qu'il idolâtrait, la préférant aux femmes. Ce fut de l'union d'un homme avec une vache, dans les temps où notre espèce n'était que singe, que provinrent les Cérastes, ces hommes-cornus de la Thrace, ces restes si furieux, si terribles et qui ne furent détruits que par des hommes déjà policés. Ce fut d'un homme-singe et d'une chèvre qu'issirent les Pans, les égyptans, les satyres luxurieux de la Grèce, de l'Égypte et de l'Italie. Ces pans ont existé bien plus longtemps que les centaures et les hommes-cornus parce qu'ils étaient moins méchants. Les hommes chiens s'appelaient cynocéphales et ils étaient le produit d'un homme et d'une chienne-molosse. Ils existèrent en Épire et en Mésopotamie... »

L'homme n'est qu'une maladie sur la peau des planètes...

D'ailleurs, à la lecture de ces extraits, on se demande vraiment en quel sorte de monde se meut l'esprit inquisiteur et naïf de Restif, capable en ses ouvrages de raisonnements prémonitoires et pertinents (comme celui qui lui fait attribuer à des êtres vivants invisibles - parce qu'infiniment petits - l'origine de nos maladies ou qui lui fait écrire : la vie n'est ni un bien ni un mal : c'est une modification absolument indifférente ou encore : les végétaux, les animaux et l'homme ne sont peut-être qu'une maladie sur la peau des planètes), capable aussi de divaguer sans fin. On voit bien, on sent bien qu'il lui manque moins une méthode de raisonnement que des connaissances précises, moins une assise logique que des prémisses solides pour étayer ses hypothèses. Dans l'univers de sa Physique et de sa Philosophie, tout est possible, y compris d'accoupler des hommes et des juments ou de faire engrosser la Vierge par un ange à sexe d'oiseau. C'est justement ce monde en perpétuelle gestation, ce comique amalgame de cellules, de spermes, de genres et d'espèces, cette fantastique copulation de la terre et de toutes les forces vivantes qu'on retrouve - illustrées - dans les pages de La Découverte australe. On y découvre avec ravissement les

inscriptions des hommes-animaux, de leurs mœurs et de leur langage, et les naïves tentatives des Christiniens pour les hominiser c'est-à-dire pour les asservir. Restif étend ici son rêve de puissance à toutes les créatures de la planète, des huîtres aux éléphants, il régent et incurve l'évolution cosmique comme un démiurge paysan et propose à son siècle, en ce récit unique, une paléontologie grotesque et poétique où se mélangeant, comme en toute utopie, les rêves et les cauchemars. Là encore, en ce besoin constant d'unir et d'apparier l'homme et les animaux, Restif annonce le Wells de L'Île du docteur Moreau plutôt qu'il ne copie les utopistes de son temps.

Parmi tous les détails inventés par Restif, les mœurs, comportements, anecdotes dont il peuple son paradis, il en est un qui m'apparaît le plus intéressant et le plus significatif : la langue parlée par chaque peuple de ces îles. Là, point de référence précise où puiser des exemples, pas de savant à ridiculiser ou d'adversaire à humilier : il faut inventer coûte que coûte, quitte à retrouver le langage des enfants. Par la force des choses, Restif se limite à quelques expressions courantes, à quelques mots concrets ou abstraits mais on mesure ici, en ce domaine, combien son indigence est grande. La langue des Patagons - la plus élaborée des races australes - tient du jargon petitnègre, du sabir et des balbutiements des enfants mongoliens : titi, koko, thatha, kiki, voilà les structures de base de la langue patagone. Même si homme s'y dit mhan et femme mofti, même si aurore s'y dit avikikikoh ou amour guiguimhihi qui n'est qu'une déformation patagone du gouzigouzi amoureux de l'Occident. Ce sont là jeux d'enfant plutôt que jeux de prince et d'ailleurs Restif ne s'est guère avancé très avant. Vingt mots tout au plus constituant son glossaire patagone. Heureusement, les Christiniens ayant appris cette langue en un tournemain - langue pourtant complexe et dont la clé échapperait au plus fin des linguistes - nul besoin désormais d'en approfondir les secrets puisqu'ils en donnent d'emblée la traduction.

Plus naïve encore est la langue de la plus reculée des races australes - les Mégapatagons - qui vivent exactement aux antipodes de la France. Car, vivant sous nos pieds et à l'exact inverse de nous-mêmes, ils parlent une langue qui est tout simplement du français à l'envers. Leur capitale s'y nomme Sirap, l'esprit s'y dit tirpe, l'invention noitnevni. Quant au grand maître Mégapatagon, détenteur de toute science - dont Restif fait un anti-Buffon - il se nomme évidemment Noffub.

Tel serait en définitive l'humble et pittoresque secret des antipodes : on y parle à l'envers tout en y pensant à l'endroit et en ce simple détail auquel Restif ne semble pas avoir prêté grande attention, réside le faux mystère de ce monde utopique. Comme il fallait bien s'y attendre, Restif ne trouve, au terme de sa découverte astrale, qu'un monde inversé, c'est-à-dire un monde reflété. Et sa grande anticipation se clôt par cette boucle entêtée où les mots font la chaîne autour de la planète, l'enserrant d'un cercle vicieux et pseudo sémantique. En somme, que nous apprend La Découverte australe ? Que quelque part aux antipodes, il y a un envers de nous-mêmes qui parle avec nos propres mots en les retournant simplement comme des gants, qui à nos thèses oppose ses antithèses et à notre nuit sa lumière. Et, donc, où utopie s'écrit eipotu.